

1

Nous venions souvent, dès que les beaux jours s'annonçaient, sur *l'astrico*¹ de la maison blanche d'Andrea, un cousin d'Annunziata, basse, carrée et aux murs en pierre ponce, dans le quartier de la Mergellina, un village de pêcheurs, non loin de Chiaia et de Naples, pour y lire le temps sans se tromper. De la terrasse qui servait de toit, on devinait les contours floutés des faubourgs de la ville, dans leur repos ridé et délavé, rincés et giflés par les embruns et les coups de mer, et on scrutait la ligne invisible et énigmatique où le ciel et la mer se confondaient dans un gris perle lumineux, comme fondus, sans qu'il soit possible de savoir où leurs territoires se rejoignaient. Depuis plusieurs semaines, les horizons étaient bouchés, mais à la couleur du ciel, on savait que c'était une question de jours ; peut-être demain, serait-on débarrassés des restes de l'hiver, dont il ne subsistait maintenant que de rares ondées facétieuses. Et puis la mer, après avoir rugi, puis marmonné, commençait à murmurer.

C'était sur ces terrasses encombrées, que l'on montait chaque soir, quand le ciel était chiffonné d'un rouge prophétique des grandes journées de pêche. Ceux qui somnolaient déjà dans leurs petits réduits enduits à la chaux, ouverts sur le plat du toit, et qu'on appelait *bagghiu*, étaient dérangés par le bruit sec et rythmé des sandales aux talons de bois blanc des

1. Terrasse servant de toit dans certaines maisons napolitaines

femmes, qui claquaient sur *l'astrico*, quand elles dansaient la tarentelle.

La mauvaise saison avait paru longue et triste comme une maladie, la terre plus sombre et le ciel plus plombé qu'ailleurs, car plus rare dans ces villes chaudes de bord de mer. Les paysages avaient pris des couleurs des veines de l'ombre et de la nuit, les vagues rageuses et le vent féroce avaient traîné sur le rivage des enchevêtrements de bois flotté, blanchi, durci, comme ciré, drossé par les vents, les courants et leur divagation dans l'eau salée. Les bruines tenaces, les averses obstinées et surtout les tempêtes des jours noirs avaient terni et enlaidi la plage des saletés de l'hiver : des caisses démantibulées et des grumes perdues par les cargos, où nichaient des oiseaux marins et s'arrimaient des coquillages et des rochers nappés d'algues. Le vieux portail bancal de la petite maison, à la peinture blanche craquelée et défraîchie, qui donnait sur la plage et qu'on ne pouvait ouvrir qu'avec le talon des souliers ou en le soulevant, avait encore progressé dans son lent pourrissement.

Depuis quelques jours, des bourrasques radieuses annonçaient de beaux jours définitifs, car le ciel était poli et luisait comme du cristal bleu et les flots commençaient à quitter leur couleur vert de mer et ne roulaient plus leurs vagues de sable.

Ce n'était pas encore les chaleurs, simplement un brouillon d'été, mais la mer redevenait peu à peu une mer de saison, après ces journées courtes et sinistres qui n'avaient pas été ordinaires pour ce mois d'avril, mais plutôt des entre deux nuits grises, couleur anthracite, avec un ciel agatin où flottaient quelques épiluchures noires de nuages, frangées de copeaux dorés, avec des couleurs tantôt rubanées, tantôt jaspées ou mousseuses, selon les tracés du vent. Mais le sang commençait à jaillir et irriguer les veines, comme les sources chaudes des champs Phlégréens. Quand le jour pointait, ce n'était pas encore le bleu habituel, entre bleu cyan et bleu givré, ni le prochain bleu fumée à l'épiphanie du soleil. C'était un bleu multiple et paradoxal. J'avais un problème avec la couleur bleue. Je consommais depuis mes guerres amérindiennes des graines et

des feuilles de datura et je voyais du bleu partout. C'était l'un des effets néfastes de cette drogue, la confusion des couleurs et ces bleus s'infiltraient dans tous les méandres de ma tête qui en était remplie de tout un nuancier.

Plus près de la plage, l'eau virait par endroits à un jaune léger qui se dispersait en nappes blondes, survivait un moment en surface, puis se fondait dans l'eau. C'était de la poussière de tuf de la colline du Pausilippe, qui flottait, puis était engloutie par le ressac.

De la terrasse, le Vésuve paraissait encore plus royal, avec son droit de vie et de mort et ressemblait à une immense vulve, avec ses lèvres et ses vapeurs de femme en chaleur. Je le surveillais tous les matins en me levant et le soupçonnais d'attendre ses monstrueuses menstrues. Il dominait le golfe, on ne pouvait s'empêcher de s'en méfier et on croyait à tout moment sentir son haleine de feu, ses contractions et ses convulsions. Et dans ces années 1860, le Vésuve s'énervait souvent et les rues de Naples se couvraient parfois de ses neiges brûlantes.

Nous étions assis sur un petit banc en pierre posé sur *l'astrico*, près d'une vieille voile usagée pliée dans un coin, d'un filet de pêche que l'on remaillait et de pots de fleurs de benjoin et de réséda, à la lueur des lampes de terre rouge qui illuminaient les *pulera*, ces sortes de pergola, où s'enroulait de la vigne vierge pour faire de l'ombre dans la journée et quelques canisses qui protégeaient du vent.

Nous parlions de Sappho, dont nous avons vu la fresque aux Studj de Naples trouvée dans les ruines de Pompeï, de Leucade, de la falaise de craie de cette île : le cap de la Dame, comme on l'appelait, d'où elle s'était jetée par amour et avait péri d'une mort futile. On s'était longtemps demandé pourquoi elle avait quitté Lesbos, sa terre natale, pour mourir à Leucade. Les Perses avaient envahi cette île cruelle et convoitée, où on lapidait et mettait à mort sans raison. Elle était partie pendant une nuit d'encre, à Leucade, et s'était réfugiée dans une maison en bois de Nidri, près du golfe, à l'autre bout

de l'île, où se trouvaient la falaise et Phaon,² le beau navigateur. Elle descendait de la famille des Atrides, maudite par les dieux, car fondée dans le sang, et on disait qu'elle était vouée au sang et aux cendres.

Après le rouge pâle, il faisait clair de lune, puis le ciel se teinta de bleu de minuit, et les terrasses s'enflammèrent de palabres, de chansons, de sons de cordes et de cuivres qui griffaient et égratignaient le soir, et ressemblaient à la plainte du bois des barques châtié par la tempête. Et toutes les terrasses et même les barques, où chahutaient de jeunes marins des quais de la Mergellina, se répondaient dans une étrange cacophonie, scintillante de bruits. Les filles, à la pâleur romantique, avaient enfilé des robes courtes, éparpillé leurs longs cheveux noirs sur leurs épaules, oublié leurs indiennes rayées de rouge et de vert et leurs petits foulards noués sur la nuque. On sentait comme des envies de respirer, de devenir lestes et fluides, de se laisser pénétrer par les moiteurs et de se débarrasser des restes de la mauvaise saison. Elles dansaient, les joues et les lèvres roses, fardées comme des corailleuses au sortir de leur travail, et le cousin d'Annunziata avec quelques pêcheurs fumaient du tabac de marin dans leur pipe de terre cuite, en buvant du vin blanc d'Ischia, et nous commencions à préparer quelques décoctions de datura pour rêver encore plus.

Les pêcheurs pourraient bientôt s'élancer vers le large, car les barques alignées sur la plage paraissaient pressées d'essayer la mer, dans leurs habits neufs. On avait refait la peinture de leurs flancs tildés de leurs bandes sinueuses, avec la minutie d'un maquillage, pendant les jours paresseux de l'hiver, dans des tons vifs de rouge et de vert qui tranchaient avec les couleurs molles et ternes du ciel. On avait aussi rafistolé ou remplacé avec du bois de marine, que l'on avait cintré, quelques vieilles planches rongées par le sel.

2. Amoureux de Sappho

Le *mergolino*, l'oiseau de rivage de la Mergellina³, savait que le temps était venu, car il tournoyait autour des voiles quand elles palpitaient sous la brise.

Nous avons diné avec Andrea et Annunziata, au bord de la mer dont on entendait à peine le gémissement alanguï, au restaurant Mirabella, près de l'écueil de Frisio - au bas du lazaret d'où l'on descendait par un grand escalier qui servit pendant le temps du choléra - et bu du vin de massique avec mélancolie et la présence lumineuse et obstinée de Sappho.

Ce soir-là, j'avais beaucoup rêvé parce que j'avais beaucoup écrit, sans doute les promesses du *datura* de la tombée de nuit, l'irruption de l'été dans mes veines et les belles plumes *Sergent-Major* offertes par Annunziata dans un beau paquet entouré de sa bande tricolore. Elles glissaient sur le papier, comme les mots qui jaillissaient de ma tête à gros bouillons et mes poignets n'étaient pas assez alertes et rapides pour les absorber et les restituer. Depuis qu'elle connaissait mon goût pour l'écriture, Annunziata m'offrait toujours des plumes, les dernières nouveautés. D'abord, elle remplaça mes rémiges de corbeaux et d'oie, par des « métalliques » presque toutes anglaises, que l'on insérait dans un porte-plume, puis des *Gauloises* dont se servaient maintenant les élèves à l'école, et désormais, les *Sergent-Major* dont les ailes et les pointes s'écartaient, sans presque appuyer, comme si j'écrivais avec du feutre, avec la complicité lascive de mon pouce et de mon index. Annunziata s'étonnait parfois de mes silences et de voir souvent ma plume suspendue sur mon encrier. Je n'arrivais pas toujours à capturer mes mots et elle pensait que mes inspirations étaient parfois préméditées, car je ne travaillais que par bouffées ; j'eus toutes les peines du monde à lui faire admettre que je ne cherchais jamais mes mots, que c'était les mots qui me cherchaient, me chassaient, puis me trouvaient, venaient me débusquer dans ma tanière, et aboyaient près de mon trou.

3. Plage de Naples

Elle me dit ce soir, en tirant quelques bouffées de datu-
ra, que c'était le moment d'aller rôder et marauder dans les
champs Phlégréens, que j'y écrirai mes plus belles pages, car
c'était un endroit surnaturel. On y serait aux portes de l'Enfer,
mais on y verrait le ciel le plus beau du monde. Elle m'expliqua
que la lumière y était aveuglante et éblouissait le golfe, mais
qu'il fallait se méfier quand elle était sale. Dès qu'on appro-
chait du lac Averno, les champs ardents ou brûlés, comme on
les appelait aussi, étaient brouillés par les vapeurs de soufre qui
s'échappaient des montagnes et vrillaient les paysages. Les oi-
seaux ne volaient plus au-dessus du lac et lorsqu'ils s'en appro-
chaient, ils s'abattaient aussitôt sur ses eaux sombres, frappés à
mort par les vapeurs fétides. Les grands arbres étaient sauvages
et ténébreux, comme malades et tristes, et plongeaient le lac
dans l'ombre. Ses eaux étaient denses, tantôt limoneuses, tan-
tôt noires et plombées.

Des cloques, des cratères et des boursoufflures bougeaient,
crachaient et se soulevaient ; et des plaques jaunes et terreuses
se craquelèrent et se fendirent. C'était dans les champs Phlé-
gréens, ses méandres et ses galeries, que nous pourrions re-
trouver Sappho. Dans les villages campaniens, on l'aurait juré.

Elle récitait Virgile ; elle exagérait et elle le savait.

La terre campanienne avait souvent été châtiée et accablée
par ces dieux voyous aux pieds de laine, comme disaient les
habitants, plus cruels que les Peaux-Rouges de mes guerres
amérindiennes, disait Annunziata, comme si elle avait vécu
dans mes océans verts et mes *estancias* couleur sang-de-bœuf,
mais le climat y était doux et soyeux, les vents portaient à la
navigation et n'étaient pas contraires, il n'y avait que le *libie-
no* venant de Lybie qui soufflait la paresse. Elle était baignée
par des mers mythiques, chacun pouvait s'asseoir sous son
figuier et regarder des balcons surplombant la mer, les espa-
liers d'orangers et de citronniers qui se cramponnaient sur les
pentes abruptes.

Quand elle parlait de la Campanie, Annunziata avait de
grands yeux d'une couleur indécise entre le noir foncé brillant

et le bleu de Prusse, et son regard était humide, comme on n'en voit que dans la région et en Orient.

Mais lorsqu'on parlait des champs Phlégréens et de mythologie, elle me rappelait ces pleureuses de l'Italie du Sud qui suivaient les cortèges funèbres dans leurs robes noires, leurs fichus et leurs larmes, et qui enseignaient l'art du désespoir et du tragique.

Et même si les dieux étaient des vauriens, elle osait le penser, des histoires racontaient que des héros étaient entrés dans les enfers, ce qui n'était pas le cas pour le ciel. Alors pourquoi ne pas essayer de trouver son entrée.

Elle n'hésitait pas entre un Enfer qui se trouvait sous la croûte du sol, à quelques lieues de Naples, et un ciel chrétien que personne n'avait jamais vu. Et puis on pouvait charmer les dieux, tout leur appartenait : les colères, les punitions, les vents, les sentiers, les champs ardents, les cuisses des femmes. Ils étaient plus cruels et plus méfiants depuis qu'on leur avait volé le feu, mais enfin...

Et pourtant elle savait que les enfers n'existaient pas, tous ces dieux indigènes, personne ne les avait jamais vus. Sappho s'était jetée du promontoire de craie, elle était morte d'amour et c'était la même mer qui se brisait sur les rochers de Leucade ; et depuis la nuit des temps, les amoureuses se précipitaient de la même falaise. Et peut-être encore, la mort de Sappho, n'était-elle qu'une légende, car c'était sans doute une patricienne romaine ou grecque dont le portrait anonyme avait été enseveli sous les cendres de Pompeï.

Annunziata était une guide conférencière reconnue à Naples. Je l'avais rencontrée dans la file d'attente des Studj, le musée de Naples. Elle racontait à longueur de journée, Dante et Virgile, ses croyances ancestrales imprimées dans sa mémoire et imprégnées comme de l'encre sur du papier buvard, mais la religion – ses fins silences et son message subliminal – était profondément ancrée dans son cœur. Elle croyait à tout, dans son charivari, aux regards qui pouvaient se caresser par delà les siècles, à l'amour des vivants pour les défunts,

aux conversations redoutables à une voix et sans timbre, ou à ces murmures fossiles qui traversent les creux du silence, et à cette lumière blanche et aveuglante du passé qui éclabousse les ténèbres du présent.

Elle croyait à tout et ne croyait à rien dans ses éboulis de connaissances et ses fatras de peurs et de délires.

C'est vrai que j'étais intrigué et attiré par cette Sappho. Sa présence muette et son charme de défunte m'étaient devenus intimes et familiers. Elle était cette figure silencieuse, nimbée d'une lumière inouïe et je fus foudroyé par sa pudique volupté, son air inspiré, ses belles manières sans doute grecques, sa langueur, son sourire un peu retenu ou convenu, teinté de malice, d'impertinence et surtout grimé d'ennui.

Elle était vivante, dans son silence fossilisé et je l'admirais dans sa jeunesse insolente. Je l'imaginai en statue chryséléphantine, telle qu'on les fabriquait dans son siècle, toute d'ivoire et d'or, mais son portrait bafoué par le temps lui donnait du mystère. Elle était triomphante dans sa lumière dorée du passé. Je devinais ses fragments du vécu, écoutais la lenteur de son souffle, ses paroles muettes et relisais ses pulpes et ses éclats de poésie. Je lui trouvais une bouche charnue, humide et entrouverte, et je m'exerçais à la lecture de ses ombres, ce qui était suggéré dans le filigrane des effleurements et des chuchotements.

Annunziata trouvait la présence de Sappho irritante, depuis que j'étais devenu heureux dans mes tourments, étrange, taciturne, au point de fréquenter le musée désert le soir, au moment où les portes se fermaient et que s'animait le peuple de la nuit qui murmurait à ceux qui savaient l'entendre et le voir. Mais de là à croire toutes ces niaiseries de la mythologie...

J'avais appris à Paris des rudiments d'anthropologie et ses rapports, un peu complexes, avec la mythologie. Il s'agissait d'une discipline récente qui en était à ses balbutiements et qui revenait à la mode après avoir subi bien de railleries, mais qui connaissait une vitalité parfois extravagante. Les mythes ne me paraissaient pas toujours absurdes, tout en m'interrogeant sur les racines de toutes ces histoires primitives, ces affabu-

lations naïves et ces récits fabuleux. Leur éternité m'impressionnait parce qu'ils ont toujours montré une belle vitalité et qu'ils pouvaient même être des facteurs d'identité culturelle des peuples, surtout dans les années sanglantes où se construisait l'unité italienne à coups de sabre et de canonnades. J'avais abordé la mythologie par les œuvres d'art, en suivant les troupeaux aveugles de touristes dans les musées de Paris, Rome et Florence, mes yeux s'étaient alors lentement décillés ; j'avais délaissé un temps le *datura*, pour le coma visuel que me procurait l'art, puis après bien des vertiges, des torticolis, et des fièvres, je les consommait ensemble, pour voir s'animer ces figures devenues familières. Je ne regardais plus : je voyais. La frontière entre la mythologie et l'art me paraissait désormais très poreuse et les mythes très vivants, d'autant que j'avais pu comparer les mythologies gréco-latines à celles du Nouveau Monde. Tout au plus, trouvais-je qu'Annunziata s'empêtrait trop souvent dans ses explications, dans ses exégèses d'Hérodote ou les sublimes radotages de Virgile. Et j'exécrais cet aspect de la mythologie qui célébrait d'une manière excessive et indécente les traditions nationales dans le but de reconstruire un passé idéalisé. Mais si elle participait à l'intérêt de l'Italie, et en particulier à son unité, pourquoi ne pas s'en servir pour créer un idéal romantique.

L'Italie était une terre orgueilleuse et jalouse de ses mythes. Je ne me moquais donc jamais des passions délirantes et oniriques d'Annunziata. J'y adhérais même parfois, jusqu'à croire, après bien des réflexions, que l'idéal féminin que je recherchais depuis toujours passionnément, était dans l'union du présent et du passé, dans une figure éternelle.

Elle était la beauté campanienne, et de Chiaia, jusqu'à Forcella, et la Mergellina, et encore plus dans les villages des champs Phlégréens où elle conduisait ses troupeaux de touristes, tout le monde lui trouvait un charme solaire, un chatolement dans la voix, mais personne n'osait l'approcher de peur de se brûler, car elle avait cette façon désinvolte et souriante d'éloigner les touristes trop grossiers en leur promettant

les Enfers. Elle avait à la fois la finesse des Phéniciens, l'esprit grec, l'audace et la volupté des Étrusques, la force et le caractère romain ; tous ces peuples qui ont tour à tour colonisé cette région. Elle était une vraie indigène. Elle était élancée, sans doute donc avec quelques sédiments macédoniens ou doriens, les cheveux noirs comme de l'encre, le teint très mat, un nez athénien très droit dans l'axe du front. Son ventre et ses hanches étaient insolents, fiers et dessinés pour les nautés, sous leur tunique de lin presque toujours couleur maïs ou écru. Elle était ardente, sonore, hardie, parfois exaltée et bouillonnait comme la mer qui borde les champs Phlégriens du côté des îles d'Ischia et de Procida. C'était une fleur de mer, une plante marine odorante, poussant sous les vagues tièdes du golfe. Je ne comprenais pas toujours ses expressions et le sens de ses onomatopées à la napolitaine. Annunziata était intemporelle et on aurait pu la rencontrer dans les rues de Pompeï, sur un tableau du Caravage ou dans un palais vénitien, peut-être même dans un opéra de Verdi. « Je suis une âme errante » avait-elle l'habitude de dire quand, dans ses emportements, elle rendait quelques oracles. Elle était brûlante et acérée dans ses sentiments, mais elle était incapable de mourir d'amour. Elle était trop réelle, trop bruyante et fuyante, pas assez mythique. Et elle m'inquiétait parfois.

Elle était née à Agérola, un village agricole de montagne au-dessus de la côte amalfitaine, une sorte de magnifique balcon qui dominait la mer. Un sentier, appelé « le sentier des dieux », reliait les villages de Praiano et de Positano. Elle me disait toujours que si je retournais aux Amériques ou dans une quelconque contrée sauvage pour y faire la guerre, elle se jetterait dans la mer de son balcon d'Agérola, je n'en croyais pas un mot, et qu'elle finirait comme Sappho.

J'avais la haine des falaises, des grands escarpements, des montagnes aux éperons rocheux et du vide, quand les corps lassés de vivre donnent le coup de talon de la mort, pour s'envoler dans un dernier saut de l'ange, tournoient, livrés au vent, pendant la chute si longue mais si courte à la fois, et s'écrasent

avec un bruit mat sur des rochers aiguisés comme des rasoirs qui les transpercent ou les empalent. Une mort terrifiante que je ne choisirai jamais, car c'est la seule qu'on a le temps de regretter, la plus violente, la plus désespérée. Je me demandais longtemps, comment les troglodytes dont j'avais visité les habitations de la Mesa Verde, où vivaient les ancêtres des Indiens pueblos, pouvaient vivre dans les cavités des falaises, ces trous à oiseaux, qu'ils sont les seuls avec leurs ailes à pouvoir quitter, si le vent les dérange de leurs abris. La seule idée d'imaginer Annunziata baigner dans son sang, défigurée désarticulée, écartelée, démembrée, au milieu des rochers, m'épouvantait. Mais peut-être alors, serait-elle devenue mythique.

Elle jouait avec sa vie lorsqu'elle gravissait montagnes et collines, se penchait au sommet des falaises pour regarder la mer et crier son bonheur, chaussée de ses souliers à talons hauts et carrés, avec leurs grosses boucles sur le cou-de-pied, bondissait sur les rochers, s'étonnait de tout, s'émouvait de tout, quand le vent soufflait de la mer et que ses cheveux roulés en anneaux sur ses tempes frémissaient, s'ébouriffaient, se plaquaient vers l'arrière de sa nuque et lui donnaient l'allure d'une figure de proue.

Annunziata se consumait quand elle me voyait parfois d'humeur nomade, entre deux amours contemporaines, ses joues se creusaient, ses yeux s'affolaient, ses gestes étaient désordonnés, et quand je rêvais aussi, car je lui échappais un peu, et je revenais aussitôt, flasque, rampant, voûté, avec une bure de pénitent. Elle était flamboyante à mes retours et j'étais heureux de la retrouver. Les fantaisies de son corps, son tempérament volcanique, ses colères, et ses impétuosités m'avaient empêtré dans ses toiles. Elle était tendre et douce comme l'air et les saveurs des soirées napolitaines, avec une dose raisonnable d'hystérie quand elle s'étalait dans les draps, occupait dans une sorte de diagonale impudique toute la surface du lit, s'exhibait dans toute sa langueur et son indolence, dans une sorte d'insolence inerte. Car elle jouait avec sa nudité, pour que je puisse « mieux regarder son paysage » disait-elle, et que

je ne puisse plus me passer des voiles lumineux de ses aurores boréales. En réalité, elle me guettait de ses yeux qui devenaient petits et jaunes comme ceux des caïmans que j'avais vus dans la lagune de Los Patos. Ses seins s'étaient évadés de sa tunique relevée jusqu'à sa broussaille ouverte comme un œil, et elle semblait dire « regarde au plus profond, je t'offre jusqu'au plus secret de mes replis, réfugie-toi dans mes recoins, occupe tout, glisse, rampe, déchire, endors-toi, et niche dans mon trou, grouille comme une boule de coulevres que l'on voit sur les chemins en été. Quand elle parlait avec son corps, elle abandonnait ses opacités, et ses chairs devenaient volubiles et transparentes. Elle ondulait dans le lit et je voyais ses fesses qui durcissaient, en formant deux creux latéraux, au-dessous de ses hanches, agitées par des spasmes, comme si elle voulait les muscler ou tressaillir, pendant que son ventre commençait à bouger et à mouiller la soie des draps. Son vêtement, une sorte de tulle transparent vert pâle, de la couleur des aurores boréales, qui ne cachait rien, était un chiffon, enroulé et entortillé autour de son aine et de sa cuisse, comme une corde nouée à son arbre.

Elle n'avait pas hérité de la Campanie, cette étrange résignation à la mollesse. Mais elle savait comme sa race, mimer ses paroles avec son corps, avec cette éloquence innée, parfois licencieuse et pleine de feu, et une abondance de détails. Quand parfois je me moquais de ses extravagances et qu'elle brûlait comme une torchère, elle s'énervait, mais se trouvait des excuses.

« Le tempérament napolitain, c'est le Vésuve, disait-elle souvent. »

Car lorsqu'elle parlait, Annunziata avait cette aptitude à l'éloquence que j'avais remarquée dans les rues de Naples, du côté de Toledo, et Forcella surtout dans les querelles et les lazzi, dans ces comédies populaires qui se sont perpétuées de nos jours, qu'on appelle *atellanes*, et chez ces improvisateurs qui récitent des histoires, les dimanches soir aux marins sur le môle ou à la Mergellina.

Elle me parla encore des Enfers. Ses grands yeux s'agrandirent comme des loupes et s'enténébrèrent un peu plus, de cette couleur noire, cœur de nuit. Je voyais alors la nacre de ses yeux et quelques veinules se rougir. Elle avait été très troublée, depuis qu'elle avait assisté à la conférence d'un volcanologue à Naples. Elle avait appris qu'il existait une ligne de volcans qui partait de la Syrie et de la mer Morte, passait par l'archipel grec et la presqu'île de Méthana, se reliait au Vésuve et à l'Étna, en se ramifiant vers le nord, jusqu'aux volcans éteints de la Toscane. Sur le grand axe qui traverse la Méditerranée de l'est à l'ouest se produisaient les tremblements de terre qui dans tous les temps, avaient secoué les villes, celles de l'Asie Mineure, celles de la Campanie, Lisbonne, Corinthe et Thèbes, et même Leucade, et la falaise de Sappho. De là à imaginer que les Enfers étaient partout, et reliés par des galeries...

Il nous fallait, disait-elle, flâner dans les champs Phlégréens qu'elle connaissait par cœur, près de Pouzolles et de Cumes, au milieu des fumerolles de la Solfatare, et en particulier la plus imposante, La Bocca Grande, user ses sandales jusqu'à ce qu'elles brûlent, pour voir bouger le dos des damnés et espérer être aspiré dans les méandres, ou dormir sous les étoiles, après des traversées de fumées, pour être pénétré par les songes, comme Scipion en Afrique. Et puis attendre... et être attentif aux signes. Peut-être alors, pourrions-nous nous enfoncer dans ce palais de la nuit et voir cette Sappho de Lesbos. Et puis, si nous retrouvions dans ces lieux effrayants, cette noiraude aux fesses basses et aux hanches un peu fortes, comme elle la décrivait, elle pensait que j'oublierais ce visage de défunte sans corps et sans voix et que nous pourrions reprendre nos voyages pour traquer la beauté dans les musées, les ors des opéras et les paysages. Elle avait écouté Verdi dans son *Luisa Miller* au *teatro* San Carlo. Il n'avait obtenu qu'un succès mitigé et elle ne rêvait que de le voir triompher à Naples, comme à Milan et à la Fenice. Mais il était malade ce soir-là, comme il l'était déjà quand il était venu pour son *Alzira* et venait de perdre Margharita sa femme et Virginia sa fille, d'une méningite fulgu-

rante. Il était vouté, lui qui était d'une grande taille, jaune et les yeux creusés ; il avait une laryngite persistante, des troubles gastriques et était agacé par l'hostilité des spectateurs qui lui reprochaient sa liaison scandaleuse avec « Peppina » la *Strep-poni*. Et sa prestation s'en était ressentie. Mais Annunziata gardait un grand souvenir du spectacle, elle aimait sa sympathie pour l'unité italienne. Elle avait été fascinée par l'empoisonneur Rodolfo, le meurtrier Rodolfo, il s'appelait comme moi, qui me ressemblait tant par sa violence. Et elle me le dit. A croire que Verdi me connaissait.

Et si Sappho, restait dans un recoin perdu de l'Enfer, nous fumerions quelques feuilles de datura, cette herbe aux fous dont j'avais ramené une grande quantité de feuilles séchées et des graines noires dans des bocaux dans les cales du navire qui me ramenait de Rio, et nous irions voler au-dessus des forêts, pour trouver cet arbre où pousse le rameau d'or. Mais après, il faudrait trouver la Sibylle pour nous introduire dans les méats, les miasmes et les méandres des Enfers. Mais là, c'était autre chose... Et si nous ne la retrouvions pas, nous reviendrions à nos mélancolies, avec le datura et quelques cruches de vin de Falerne.

Revenus à l'hôtel Della Vittoria où nous séjournions pour peu de temps au cœur de Naples, face à la Villa Reale⁴, on parla encore un peu de la Sibylle. Elle en voulait à Pétrone et à son Satiricon, de l'avoir décrite ratatinée, avec une voix devenue un souffle, qui évoquait le crissement lancinant des élytres d'une cigale. Elle n'aimait pas qu'on s'en moque.

En Campanie, on aimait la Sibylle qui charriait des parfums de vieille époque. On la voyait partout et nulle part et chaque vieille femme était une Sibylle. On nous en avait présenté quelques-unes plus connues, dans les petits villages de la Campanie, à Bacoli, Marrano, et Casoria. Elles avaient les fesses larges comme des bulbes de jacinthe, grasses à force de recevoir de l'argent des touristes, la voix éraillée, toutes de noir

4. Rue principale de Naples

vêtues et le geste prophétique. Elles avaient toutes appris à ne parler que par énigme, étaient ambiguës, équivoques, obscures. Il ne restait de la Sibylle, la vraie, comme disaient toujours les guides, qu'une voix sans corps, que l'on avait inventée et qui retentissait dans certains vestiges ou dans des ruines pour les touristes qui s'en amusaient.

Ce soir, Annunziata en voulait aussi à Michelangelo. C'était l'une de ses soirées noires, où elle en voulait à tout le monde. Elle le trouvait insolent. Il avait peint une dizaine de « Sibylle » sur le plafond de la chapelle Sixtine, avec la croupe cambrée et les fesses rebondies et il les avait enlaidies. Elles ressemblaient à des molasses avec des yeux de génisse. Il avait voulu se moquer, il était trop doué pour se tromper, la beauté lui était familière et il nous exaspérait parce qu'il nous survolait, et qu'on lui avait cousu des doigts d'or.

Quand elle avait consommé ses feuilles séchées de datura, « sa dormeuse » disait-elle, c'est-à-dire chaque fois que les nuits napolitaines étaient noires comme de l'encre et pesaient comme du plomb fondu, Annunziata avait ses mélancolies. Quand le soleil se voilait de sombres présages, que le Vésuve faisait ses sommations, le ciel était zébré d'éclairs gigantesques, lacéré de griffures argentées, la terre tremblait et le volcan vomissait quelques neiges brûlantes, mais aussi quand elle avait décidé de se rendre au musée pour voir les frémissements d'ombres, elle planait au-dessus des champs Phlégréens, dans ses volutes de fumée bleue, respirée à larges bouffées.

Elle se réveillait un jour après, se posait un bandeau noir sur les yeux, pour ne pas voir le soleil, car ses pupilles étaient trop dilatées et elle avait ses migraines. Elle ne pouvait pas tenir debout, sa face et son cou étaient rouges comme la crête d'un coq, elle suait par tous les pores de la peau et buvait de l'eau, jusqu'à être remplie comme une outre, car sa bouche était sèche et elle n'avait plus de salive. Ce n'était plus la belle Annunziata, et en plus elle ne se souvenait plus de rien.

Ses inspirations avec l'herbe au fou, la trompette des anges comme on appelait parfois aussi le datura, finissaient toujours

aux Enfers et ses délires ne s'assoupissaient qu'après de longs voyages, où je l'accompagnais souvent. Les objets inanimés parlaient, et nous volions au-dessus des gouffres et des forêts dans d'hallucinantes confusions de couleurs, mais avec la sensation de voir la nuit et d'être étranges, mais anormalement normaux. Tout était bleu, surtout le vert, et nous étions provisoirement heureux.

Dans la journée qui suivait, nous étions comme emmaillotés dans du coton, nos têtes bourdonnaient comme des abeilles et nous étions lessivés et rincés, comme des linges abandonnés au battoir. Nos « pommes poisons, » en feuilles ou en graines traînaient dans des bols et des bocaux, nos infusions croupissaient dans des verres sales ou dans une casserole sur un vieux réchaud, des bouteilles d'eau se vidaient dans les draps, des petits ronds de fumée étaient suspendus dans l'air, comme des messages indiens envoyés avec des couvertures, et des boîtes à l'odeur fétide du datura, surtout lorsqu'on le posait en cataplasme étaient renversées sur le lit. Il flottait dans la chambre des odeurs de sueur et d'urine versée dans un seau. Car avec cette drogue, nous passions notre temps à uriner. Nous étions des moribonds hirsutes, à la face jaunie et creuse, sous nos foulards noirs, pour ne pas voir la lumière et Martin Zir, l'hôtelier, nous avertit qu'il nous chasserait si nous devions continuer.

On était tellement malades que nous promettions à chaque fois de ne jamais recommencer, car nous mourions à petit feu.

Mais à toute nouvelle mélancolie, nous retrouvions nos boîtes remplies de graines, nos verres opaques et nos infusions avec l'herbe *Jimson*.